

Colloque international *La Ville mal aimée*  
Cerisy-la-Salle, 5-12 juin 2007

\*

## Méline en japonais : la ville-campagne (*Den'en toshi*, 1907)

par Augustin BERQUE

École des hautes études en sciences sociales / CNRS

[berque@chess.fr](mailto:berque@chess.fr)

**Reçu le 12 février 2007**

**Résumé.** En 1907, un groupe de fonctionnaires du ministère de l'Intérieur japonais publie *Den'en toshi* (*La Ville-campagne*), ouvrage qui, sous prétexte de présenter les idées d'Ebenezer Howard sur la cité-jardin (*garden city*), constitue en fait une apologie des campagnes traditionnelles, garantes de l'ordre social et des "vraies valeurs" à une époque où, du fait de l'industrialisation et des lendemains difficiles de la guerre contre la Russie, le Japon ne pouvait plus se dispenser d'une véritable politique urbaine et sociale. Souvenons-nous que Howard est d'abord un penseur social. Or la thèse est en gros que le Japon n'a nul besoin de cités-jardins à l'occidentale, non seulement parce que ses villes sont depuis l'Antiquité des cités-jardins avant la lettre, mais surtout parce que ce sont ses campagnes qui détiennent l'antidote des poisons de la ville moderne. En somme, pour le ministère de l'Intérieur, rester paysan sera la meilleure solution aux problèmes posés par la ville.

### 1. Les valeurs terriennes.

Jules Méline (1838-1925) fut l'un des grands ministres de la Troisième République, qu'il a marquée par sa politique agricole. Il est le père du Mérite agricole (1883) et de l'idée de « retour à la terre », qui fut reprise par le gouvernement de Vichy. L'expression figure dans le titre d'un de ses livres : *Le Retour à la terre et la surproduction industrielle* (1905), titre qui résume l'essentiel de ses thèses. Pour Méline en effet, l'agriculture forme les racines et le tronc de l'économie, tandis que l'industrie n'en fait que les branches et les feuilles. Cette vision est aux antipodes du saint-simonisme, dont la devise était au contraire « Tout par l'industrie, tout pour l'industrie » (il est vrai qu'« industrie » avait à l'époque un sens plus large qu'aujourd'hui). Aussi bien, les « tarifs Méline » protectionnistes de 1892 mirent-ils fin à la politique de libre-échange, d'inspiration saint-simonienne, qu'avait instaurée le Second Empire. Le mélinisme est ainsi l'une des raisons du retard industriel que prit alors la France par rapport aux nations de tête du monde moderne, et corrélativement du maintien d'une population agricole relativement fournie, ainsi que d'un taux d'urbanisation relativement bas.

Si le mélinisme diffère de la physiocratie par son rejet du libre-échange – pas question pour lui de *laisser faire, laisser passer!* –, il en hérite néanmoins l'idée fondamentale que l'agriculture seule est source de richesse. Cette idée se retrouve au Japon dans l'agrarisme (*nôbonsbugi* 農本主義), courant de pensée qui apparaît à l'époque d'Édo et qui, après 1868, se développe en réaction aux changements sociaux induits par l'industrialisation et l'urbanisation. Avant Meiji, ses deux représentants les plus connus sont Andô Shôeki (安藤 昌高 1703-1762) et Ninomiya Kinjirô (二宮 敬作 également dit Ninomiya Sontoku 二宮 尊徳, 1787-1856). Le premier fut un penseur utopiste, dont le *Shizen shin-eidô* (自然の真面目 *Le Vrai ménage de la nature*), récusant radicalement le « monde de la loi » (*hosei* 法世) dominé par la classe improductive des guerriers, prônait un « monde naturel » (*shizen no yo* 自然の世) où tous seraient producteurs, les hommes agriculteurs et les femmes tisserandes<sup>1</sup>. Il eut peu d'influence directe, mais ses thèses contribuèrent à discréditer le système féodal du shôgunat. Ninomiya en revanche fut un homme d'action écouté, qui fut appelé à restaurer l'économie de plus de six cents municipalités. Sa « Méthode de la reconnaissance » (*Hôtoku shibô* 徳業の志保) continua de se diffuser après sa mort, engendrant un mouvement populaire qui sous Meiji en vint à toucher le pays entier. C'était une morale fondée sur le devoir de « rendre les grâces » (*hôtoku* 徳業) reçues du Ciel, de la Terre et des Humains dans les trois mondes passé, présent et à venir, selon les quatre principes de la sincérité parfaite (*shisei* 誠心), du travail diligent (*kinrô* 勤勞), de l'abnégation (*suijô* 随順) et de la mesure de soi (*bundo* 本道).

<sup>1</sup> Sur ce penseur, en français, v. la thèse de Jacques JOLY, *Le Naturel selon Andô Shôeki*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1996.

Si les trois premiers de ces principes se trouvent déjà dans la langue chinoise et dans le syncrétisme populaire japonais, où se combinent les apports du shintoïsme, du bouddhisme et du confucianisme, *bundo* est une notion propre à la doctrine de Ninomiya, le *bôtokkeyô* 徳者道. Les deux sinogrammes qui la composent, prononcés en chinois *fendu*, signifient là seulement mesurer, graduer. Chez Ninomiya, *bundo* prend le sens de : connaître ses capacités réelles (*jitsuryoku* 実力) en mesurant les dons que l'on a reçus du Ciel (*tenbun* 天命), et fixer en conséquence les limites de son train de vie (*seikatsu no gendo wo sadameru* 生活の限度を定める).

Cette morale présente de curieuses analogies avec celle du protestantisme dans l'interprétation webérienne des origines du capitalisme. Elle allie en effet l'intériorisation du devoir et son extériorisation par l'action, le jugement de soi-même et des règles de conduite objectives. Ses impératifs de vertu cachée (*intoku* 隠徳), d'accumulation des bonnes actions (*sekiizen* 積善) et d'économie (*sekken* 積金) se résolvent en un vigoureux industrialisme (*shokusan* 殖産) au sens classique du terme d'industrie, c'est-à-dire l'ensemble des opérations qui concourent à la production et à la circulation des richesses. L'accent reste cependant mis sur l'agriculture, car il s'agit bien d'abord d'une morale, celle-ci étant conçue pour une société encore en grande majorité rurale. Ajoutons que, dans la tradition japonaise, la distinction entre villes et campagnes n'a jamais été aussi nette que dans la tradition européenne<sup>2</sup>. C'est pourquoi d'ailleurs Ninomiya n'a pas seulement « restauré » (*fukkô* 復讎) l'économie de nombreux villages, mais celle aussi de villes ; le terme *chôson* 殖産 comprend en effet les deux. Reste néanmoins que la dominante est ruraliste, et que les vertus prônées par cette morale réfèrent concrètement à la vie des campagnes traditionnelles. Sous Meiji et durant tout le XX<sup>e</sup> siècle, les écoles japonaises auront eu pour signe la statue du petit orphelin Kinjirô, revenant du bois avec un gros fagot sur le dos, et ne cessant de lire tout en marchant.

## 2. Après le traité de Portsmouth.

Par sa victoire contre la Russie (1905), le Japon avait prouvé au monde qu'il était, à l'égal des puissances occidentales, un « pays de premier rang » (*ittô kokoku* 一等国). La guerre, cependant, avait épuisé les ressources financières de l'Etat. Bien que le traité de Portsmouth, conclu à l'instigation des États-Unis, eût accordé au Japon le sud de Sakhaline et des droits substantiels en Corée, au Liaodong, en Mandchourie etc., la crainte des Occidentaux de voir s'étendre les troubles révolutionnaires en Russie les avait conduits à faire exempter les vaincus de toute compensation financière. Au Japon le dépit fut grand dans le peuple, écrasé d'impôts et de privations par la guerre. Le jour même de la signature du traité, le 5 septembre 1905, des émeutes éclatèrent à Tokyo. La Préfecture de Police et d'autres bâtiments publics furent incendiés. L'Armée dut intervenir. Par la suite, des émeutes analogues se reproduisirent dans plusieurs autres grandes villes, et dans tout le pays se multiplièrent les rassemblements de protestation.

Cette conjoncture était exploitée par les nationalistes, qui exigeaient une politique plus ferme à l'extérieur, mais aussi par les mouvements démocratiques<sup>3</sup>, dont le mot d'ordre « À bas les factions féodales ! » (*Batsuzoku daba* 幕藩打倒) visait tout l'édifice conservateur du régime meijien. De ce bouillonnement devaient naître les mouvements de revendication multiformes que l'histoire appelle la « Démocratie Taishô » (*Taishô demokurashî* 大正民権), du nom du successeur de l'Empereur Meiji (r. 1912-1925), mais qui en fait couvre le quart de siècle qui s'étend entre la victoire contre les Russes et l'Incident de Mandchourie (18 septembre 1931), début de la « Guerre de quinze ans » et d'une période de répression autoritaire à l'intérieur.

Peu de ces revendications démocratiques aboutirent, mais le fait est qu'elles s'exprimaient, au grand dam du pouvoir qui, dans le sens général d'une idéologie conservatrice, s'efforçait de les contenir par divers moyens, insistant notamment sur la discipline (*fûki* 風紀). À cet égard, le rôle du ministère de l'Intérieur (*Naimushô* 内務省) fut déterminant.

## 3. La publication de *Den'en toshi* (1907).

Sous le gouvernement Saionji (première période, janvier 1906 – juillet 1908), l'Intérieur avait été confié à Hara Takashi (1856-1921), ministre modérément réformateur qui souhaitait réduire l'influence des factions féodales (*hambatsu*) au bénéfice des partis politiques ; il devait du reste

<sup>2</sup> V. à ce sujet l'article de Guillaume CARRÉ, Aux marges de la ville : faubourgs, parcs et résidences secondaires dans le Japon de l'époque d'Édo, p. 280-291 dans A. BERQUE, Ph. BONNIN et C. GHORRA-GOBIN (dir.) *La Ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.

<sup>3</sup> Souvent du reste nationalistes aussi.

périr assassiné. Sous son ministère, les turbulences consécutives au traité de Portsmouth n'étaient pas encore apaisées qu'éclataient une série d'émeutes provoquées par la terrible affaire de pollution des mines de cuivre d'Ashio et par la solution brutale qu'avaient imposée les autorités : noyer la zone contaminée sous un lac de barrage, plutôt que de sanctionner le pollueur (le *zaibatsu* Furukawa). Ces troubles aiguillonnaient les conflits du travail aussi bien dans les villes que dans les campagnes.

C'est dans cette atmosphère de crise sociale que parut en 1907, sous la signature collective d'un groupe de « volontaires du Bureau des Régions du Ministère de l'Intérieur » (*Naimushô Chibôkyoku yûshi* 内務省地方課員有志会), un livre intitulé *La Ville-Campagne* (*Den'en toshi* 田園都市)<sup>4</sup>. Ce titre, ainsi que le thème le plus évident de l'ouvrage, réfèrent à la cité-jardin howardienne. *Den'en toshi* est du reste l'un des premiers ouvrages qui, hors de Grande-Bretagne, aient fait écho à *Garden cities of to-morrow*, publié en 1902 (mais qui reprend comme on le sait un livre initialement paru en 1898 sous le titre *To-Morrow : a peaceful path to real reform*). Le livre de Georges-Benoît Lévy *La Cité-jardin* date de 1904, celui de J. van Bockhoven *Tuinsteder* (même sens) de 1906. Sachant la différence de langue et l'éloignement, l'on doit reconnaître que le Naimushô suivait bien l'actualité occidentale. Comme on va le voir, il n'en gardait pas moins le souci de souligner que le Japon n'était pas l'Occident.

Plus que le texte fondateur d'Ebenezer Howard, les auteurs de *Den'en toshi* ont utilisé en fait le gros traité d'A.R. Sennett, *Garden cities in theory and practice* (1905), qui comme son titre l'indique faisait le point sur les politiques urbanistiques effectivement mises en œuvre en Europe et en Amérique du Nord à la suite des propositions de Howard. Ils sont aussi allés inspecter certaines de ces réalisations sur place. *Den'en toshi* est ainsi, d'abord, un ouvrage d'information sur l'actualité urbanistique en Occident ; domaine largement étendu à la question sociale en général, comme en témoignent les titres des douze premiers chapitres : I. L'idéal de la cité-jardin ; II. Les exemples de cités-jardins ; III. Le goût de la vie à la campagne ; IV. L'amélioration de l'habitat et des ménages ; V. Le sens des politiques sociales ; VI. L'ardeur du peuple au travail ; VII. Bonne conduite et équipements sociaux ; VIII. L'aménagement du temps ; IX. L'esprit de coopération et d'altruisme ; X. La promotion des coopératives ; XI. L'éducation des citadins et des villageois ; XII. L'aide sociale et la lutte contre la pauvreté.

On voit que la cité-jardin, même si elle fait l'objet du titre et des premiers chapitres, n'occupe en fait qu'une mineure partie de *Den'en toshi*, dont le propos principal est le traitement de la question sociale, et cela dans un sens que révèlent les trois derniers chapitres (XIII, XIV, XV), qui tous trois portent le même titre : « L'esprit de la vie aux champs dans notre pays » (*Waga kuni den'en seikatsu no seishin* 我々の田園生活の精神).

Sachant que le XX<sup>e</sup> siècle n'a retenu de la cité-jardin howardienne qu'un modèle urbanistique, cet accent mis sur la question sociale pourra surprendre. Il est en fait strictement fidèle à l'intention de Howard, qui était avant tout un penseur social, et qui a conçu la *garden city* comme un moyen d'améliorer la situation déplorable où l'urbanisation moderne avait plongé le peuple dans les nations industrielles. C'est par un contre-sens radical quant à cette intention que l'urbanisme du XX<sup>e</sup> siècle l'a réduite à la recette de banlieues vertes à l'usage des couches moyennes, voire des plus aisées dans le monde anglo-saxon. Comme Howard, *Den'en toshi* parle bien de villes (*toshi* 市) situées à la campagne (*den'en* 田園) et de fait largement autonomes, non pas de banlieues. Mais comme dans le cas de la *garden city* – dont il est vrai que le titre, avec le mot *garden*, prête à confusion –, ce propos s'est perdu chez les épigones, dont la majorité n'y ont appris que la formule de la maison individuelle avec jardin.

Même dans le cas des villes nouvelles, qui ont également été inspirées par *Garden cities of to-morrow* et ont effectivement établi des noyaux urbains au-delà des banlieues métropolitaines, l'intention réformatrice de Howard n'a sauf exception pas été suivie, notamment pour ce qui touche à la propriété du sol. Dans le modèle howardien, celle-ci est collective. À cet égard, *Den'en toshi* non plus n'est pas fidèle à Howard ; il n'y est surtout pas question de modifier le système foncier nippon, où enflaient alors, pourtant, les luttes agraires. Comme celles de l'agrisme de l'époque, les thèses sociales du Naimushô sont essentiellement conservatrices, et même tournées en fin de compte non point vers la ville de demain, mais vers la campagne d'hier. C'est cela dont

<sup>4</sup> J'utilise la réédition parue sous le titre *Den'en toshi to Nihonjin* (Les Japonais et la ville-campagne), Tokyo, Kôdansha gakujutsu bunko, Tokyo, 1980, 425 p. Dans ce qui suit, je reprends quelques éléments de mon article « Destin, au Japon, de la garden city howardienne », p. 147-162 dans Ignacy SACHS (dir.) *Quelles villes, pour quel développement ?*, Paris, PUF, 1996, où l'on trouvera une bibliographie plus fournie sur la question.

témoignent les trois derniers chapitres, pour nous les plus intéressants, et que nous allons maintenant analyser.

#### 4. L'esprit de la vie aux champs dans notre pays, I.

Le mot *den'en* 田園, que je traduis ici par « les champs, la campagne », est composé de deux sinogrammes dont le premier signifie « champ » ou, spécialement au Japon, « rizière », et le second « jardin ». Associés, ils désignent la composition de champs, de vergers et de potagers qui caractérise la campagne. Les auteurs de *Den'en toshi* ont retenu ce terme après avoir hésité à rendre plus directement *garden* par *kaen* 公園, mot qui désigne un jardin d'agrément ; mais comme on l'a vu plus haut, ils ont préféré rendre l'idée fondamentale de Howard, qui est de bâtir des villes en pleine campagne.

C'est donc la vie de campagne (*den'en seikatsu* 田園生活) qui fournit le thème principal des trois derniers chapitres, où s'expriment à l'évidence les idées directrices des auteurs de *Den'en toshi*, donc, officieusement, celles du Naimushô.

Le chapitre XIII commence par souligner que les villes japonaises, traditionnellement, ne s'opposent pas à la campagne ; en particulier la première d'entre elles, Kyôto (initialement Heian), l'ancienne capitale, qui était une « cité-jardin avant la lettre » (*mumei no den'en toshi* 無名の田園都市) :

On ne cesse aujourd'hui, dans notre pays, de parler de « ville-campagne » ou de « village-jardin<sup>5</sup> ». [...] [Mais en fait] à son époque déjà l'ancienne capitale Heian regorgeait de ces paysages naturels entre tous que sont montagnes violettes et eaux claires<sup>6</sup>; au printemps l'on y allait aux cerisiers<sup>7</sup> du Mont de l'est (Higashiyama 東山), c'était comme de marcher au sein d'un nuage<sup>8</sup>, en automne les érables du Mont de l'ouest (Nishiyama 西山) étaient plus rouges que les fleurs du second mois [lunaire], les gens dans la rue en arrêtaient leur canne.

Dans ce style mandarinal, truffé de formules chinoises, le Naimushô dit en somme que l'Occident n'a rien inventé en la matière : la cité-jardin, elle existe déjà depuis longtemps au Japon. Et cela pas seulement dans l'ancienne capitale, mais aussi dans la nouvelle et même encore davantage dans les autres villes :

Effectivement, c'est en renouvelant cette propension<sup>9</sup> que même notre présente capitale, avec ses deux millions d'habitants, dispose en toute spontanéité<sup>10</sup>, entre ses immeubles de grande hauteur, une scénérie naturelle<sup>11</sup>. [...] À plus forte raison les villes de province, jouxtant les monts et bordant les eaux<sup>12</sup>, lorsqu'on les observe de loin, cachent à demi leurs maisons dans la verdure, et même si toutes ne comportent pas de champs<sup>13</sup>, il n'en est guère qui, de par leur paysage naturel<sup>14</sup>, n'aient spontanément<sup>15</sup> un goût de campagne<sup>16</sup>.

Ces lignes témoignent à l'évidence que la nature, ici, est saisie d'une part sous un angle esthétique parfaitement traditionnel et élitaire, celui du paysage, et d'autre part comme une « propension » et une « spontanéité » qui transcendent les siècles. Que ce soit à Heian dans

<sup>5</sup> *Kaen nôson* 公園の森 .

<sup>6</sup> *Sanshisuimei* 三詩美, locution chinoise (*shanzhishuiming*) synonyme de beau paysage. Rai San'yô (1780-1832), néo-confucianiste, historien et poète en langue chinoise, l'un des inspirateurs de la restauration meijiennne, donna ce nom à sa « chaumière » (*sôdô* 草庵, le chinois *caotang*, sur le modèle de Bai Letian au mont Lu), à Kyôto.

<sup>7</sup> *Sakuragari* 桜が里 .

<sup>8</sup> *Unka no uchi* 雲の裏, ou *unka* est à la fois le nuage des cerisiers en fleur, et la foule de leurs admirateurs.

<sup>9</sup> *Omomuki* 思慕 .

<sup>10</sup> *Onozukara* 自然. Écrit ici en hiragana, ce mot s'écrit aussi 自然. Il signifie : naturellement, spontanément, de soi-même. Encore un leitmotiv du discours sur la ville japonaise en général, et la capitale en particulier : celle-ci se produirait toute seule, comme un phénomène naturel. Parfaite couverture pour les bonnes affaires immobilières !

<sup>11</sup> *Tennen no fûbutsu* 天然の風景 .

<sup>12</sup> *Yama ni yori mizu ni nozomite* 山より水にのぞみて, i.e. en plein paysage : *yama-mizu* 山 - 水 = *sansui* 山水 (le chinois *shanshui*) : paysage.

<sup>13</sup> *Nôen wo sonaezu to mo* 野原をそなえずとも .

<sup>14</sup> *Tennen no kôkei yori* 天然の景より .

<sup>15</sup> *Onozukara* (v. plus haut).

<sup>16</sup> *Den'en no shumi* 田園の趣味. *Den'en toshi...*, op. cit., p. 347.

L'Antiquité ou aujourd'hui à Tokyo, à la capitale comme en province, avant comme après la révolution industrielle, c'est une tendance proprement nippone qui s'exprimerait là, faisant même des « immeubles de grande hauteur » une « scénerie naturelle ».

Cette façon de voir dispense de poser la question en termes urbanistiques. Elle la déplace en effet sur un autre plan que celui des politiques urbaines, et à plus forte raison de la *real reform* qu'ambitionnait Howard : ce dont il va s'agir, c'est au contraire de raviver ce naturel nippon qui, si opportunément, avait su entretenir un « goût de campagne » en pleine ville<sup>17</sup>.

## 5. L'esprit de la vie aux champs dans notre pays, II.

Si l'on part de l'intention réformatrice de Howard, il n'est pas difficile d'y opposer, comme je viens de le faire, la translation qu'opère le Naimushô vers une vision traditionaliste, voire essentialiste. Ce n'est pas dire, toutefois, que cette vision transfigure arbitrairement la ville japonaise. Bien longtemps avant d'avoir lu *Den'en toshi*, c'est une impression fort analogue à ce « goût de campagne » que j'avais retirée de mes premières promenades dans Tokyo<sup>18</sup>, à une époque où la ville comptait bien plus que les « deux millions d'habitants » du temps où fut écrit ce livre. Il y a donc bien, dans la ville japonaise, quelque chose qui enracine l'artifice dans le naturel, et qui ne se résout pas dans une simpliste opposition de la culture à la nature<sup>19</sup>.

Après cette brève et dense évocation des paysages « naturels » de la ville japonaise, puis une courte transition célébrant les beautés de la nature (*tennen no fûkô* 天 然 之 美 ) à la campagne, la suite des trois chapitres passe à ce qui en fait le propos essentiel : exalter, comme le formule un premier intertitre, « le saint enseignement des paysans industriels et les belles manières du peuple des provinces »<sup>20</sup>. C'est un recueil d'*exempla* puisés pour la plupart dans l'histoire récente, i.e. la fin du shôgunat et les débuts de l'ère Meiji, entrelardés de quelques références occidentales modernes. Un peu à la manière de la *Légende dorée*<sup>21</sup>, ces histoires édifiantes ne sont pas classées dans un ordre conceptuel apparent ; il n'y a pas de progression d'un thème à l'autre, ni de conclusion : après un dernier *exemplum*, l'ouvrage se termine abruptement sur cette phrase, qui en récapitule effectivement le propos :

On peut ainsi espérer que, dans les villes et les campagnes de notre pays aussi, à l'avenir, dépenser ses efforts jusqu'à l'épuisement, toujours davantage, mène à de grandes réalisations, et que si l'on entend construire, comme on dit, les meilleures villes et les meilleures campagnes, il va sans dire en n'hésitant pas à introduire ce qui se ferait de mieux ailleurs, il faut en outre se remémorer, pour s'en inspirer, les mœurs populaires de notre propre tradition<sup>22</sup>, prenant ce qu'elles ont de beau et accentuant ce qu'elles ont de bien, jugeant respectivement l'intérieur et l'extérieur<sup>23</sup>, éclairant l'un l'autre le passé et le présent<sup>24</sup>, les mélangeant et fusionnant<sup>25</sup>, afin d'accomplir demain, partout dans nos villes et nos campagnes, les progrès que l'on ne doit pas ne pas attendre<sup>26</sup>.

Pesamment sinomorphe, abusant des symétries répétitives et des négations de négations (« on ne doit pas ne pas = il faut »), cette rhétorique mandarinale est cependant lumineuse dans son élitare obscurité : ici, dans toute sa pompe, le pouvoir meijiien préconise, tout simplement, le

<sup>17</sup> Pour d'autres thèses concernant la question urbaine au Japon à cette époque, v. l'article de HIGUCHI Tadahiko, La croissance de la banlieue de Tokyo : histoire d'un débat, p. 326-336 dans *La Ville insoutenable, op. cit.* Dans l'ensemble, ces thèses prônent l'extension des banlieues pour résoudre les problèmes d'hygiène de la grande ville.

<sup>18</sup> Comme je l'ai relaté dans *Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986. Qu'il me soit permis de me citer : « Bref, cette promenade était purement illogique. En pleine ville, c'est la nature qui apparaissait. Nous musardions dans la nature, et ce n'était même pas, surtout pas, dans un parc ! » (p. 16).

<sup>19</sup> Ce « quelque chose » était l'objet du livre susdit. Cela se rattache, entre autres, au courant que le taoïsme a saisi avec son concept de *wuwei*, l'« inartifice », et plus spécifiquement au fond animiste du shintô.

<sup>20</sup> *Shinnô no seikan to chibômin no bijû* 神 皇 正 統 記 乙 未 年 紀 事 本 末 卷 之 三 十 八 , intertitre de la p. 348.

<sup>21</sup> La *Légende des Saints*, dite *Légende dorée*, du dominicain Jacques de Voragine (1230-1244), est un célèbre recueil des « histoires et légendes qui entourent la mort exemplaires des saints chrétiens du premier millénaire après le Christ et des débuts du Moyen Âge » (p. 4 de couverture dans l'édition Seuil, 1998).

<sup>22</sup> *Waga korai no minpû ni tazune* 我 國 古 來 民 俗 之 草 子 .

<sup>23</sup> *Chûgai aishi* 中 外 異 記 .

<sup>24</sup> *Kokon aiterashite* 今 昔 異 談 .

<sup>25</sup> *Konzen yûka* 今 昔 雜 記 .

<sup>26</sup> *Ki sezarû bekarazu* 奇 才 異 行 記 . *Den'en toshi...*, *op. cit.*, p. 410.

salut par l'abnégation. Retrouvez vos manches, et *basta!* Car un authentique Japonais, ça travaille sans demander son reste. Comme on savait y faire, à la campagne !

## 6. L'esprit de la vie aux champs dans notre pays, III.

Comment on savait y faire, c'est ce que détaillent nos *exempla*. Inutile d'épiloguer ; je me bornerai à en traduire un, sans autre commentaire que philologique :

*Les bonnes œuvres d'un homme déterminé et l'école de l'Endurance*<sup>27</sup>.

Au village de Hiromura dans le comté d'Arita de la province de Ki<sup>28</sup>, se trouve un collège privé nommé Taikyû gakusha (école de l'Endurance), dirigé par M. Hamaguchi, un grand propriétaire terrien<sup>29</sup> de cette localité. Le littoral est en ces lieux baigné d'une onde pure et miroitante<sup>30</sup>, le vert de la pinède s'étend à perte de vue, et dans les lointains de la vaste baie s'aperçoivent les fumées des habitations du bourg de Yuasa. Le paysage est de toute beauté, l'on se croirait dans un tableau<sup>31</sup>. La maison Hamaguchi, depuis des générations, fabrique de l'huile de soja, et jouit d'une excellente réputation<sup>32</sup>. Le précédent chef de famille, Gihei de son prénom, s'efforça d'inculquer à ses apprentis l'esprit de frugalité<sup>33</sup>, et dévoua son énergie au bien public de son village.

Hiromura étant situé en bord de mer, il était affecté par de fréquents mascarets. Beaucoup de petites gens<sup>34</sup> y perdaient leurs maisons et leurs moyens de subsistance. Voyant cela, chaque fois, Gihei ne pouvait retenir sa compassion. Souvent, il finissait par payer de ses propres deniers la reconstruction de leurs maisons, et leur procurait aussi du travail.

Cependant, il se préoccupait que cette aide ne fit pas perdre aux gens la volonté de prendre eux-mêmes leur sort en main. Il pensait en effet que « donner à tout va, au contraire, a l'inconvénient d'encourager la paresse. Ce qu'il faut avant tout, c'est procurer aux gens des moyens de travail, de manière à ce qu'ils puissent eux-mêmes subvenir à leurs besoins ». En conséquence, il investit ses propres capitaux dans la construction d'une digue, ce qui d'une part prémunissait contre les risques d'inondation, de l'autre employa le menu peuple comme main-d'œuvre, permettant ainsi à chacun de se vêtir et se nourrir.

Sur la digue, il fit planter des sumacs<sup>35</sup>, et des pins en contrebas. Ces plantations servaient de pare-vent, tout en embellissant le paysage ; mais la raison principale en était d'aider les petites gens à augmenter leurs ressources par un travail complémentaire. Cette première expérience ayant attiré l'attention générale, elle devait par la suite entraîner beaucoup d'autres du même genre.

Aux confins du village, du côté de Yuasa, coule la rivière Hirokawa. Dans le passé, les mascarets y détruisaient les ponts, et les villageois, par manque de moyens, avaient fini par renoncer à en bâtir. Gihei, à ses propres frais, en bâtit un nouveau. Le seigneur de l'époque<sup>36</sup>,

<sup>27</sup> *Tokushisha no gikyo to taikyû gakusha* 徳義士の奇矯と待兼学舎 . *Tokushi* 徳義 (chin. *duzhi*) est un terme confucianiste (*Analectes* 論語, *Zizhang* 子張) qui signifie « résolution ferme, ne pas perdre de vue son but ».

<sup>28</sup> Aujourd'hui préfecture de Wakayama.

<sup>29</sup> *Sobô* (chin. *Sufeng* 夔夔) est un terme issu du *Shiji* (史記 *Huozhi zhuan* 貨殖列傳), où il désigne un homme riche sans charge officielle ; c'est-à-dire que, bien que « dépourvu de » (*su*) « fief, titre de noblesse » (*feng*), cet homme possède néanmoins des richesses comparables à celles d'un mandarin. C'est, en pratique, un grand propriétaire terrien.

<sup>30</sup> *Seiba ren'en* 瀬波の縁 .

<sup>31</sup> *Gachû no omomuki ari* 家出の思慕あり .

<sup>32</sup> *Sekizen no ie wo motte shirareru* 積善の家を以て知らるる, mot à mot « connu comme une maison où l'on accumule les mérites ». *Sekizen no ie* traduit l'expression chinoise *jishan zhi jia* 積善之家, « famille qui multiplie les bonnes œuvres, les actes charitables ». On la trouve dans le proverbe *jishan zhi jia bi you yuqing* 積善之家必有余慶, « un bienfait n'est jamais perdu » (mot à mot : « famille riche en bonnes œuvres aura maintes faveurs pour sa postérité »).

<sup>33</sup> *Kyojôji*, chin. *Juchangyi* 拘絳衣 . *Juchang* signifie « suivre la règle ordinaire, s'en tenir à la norme ». L'expression connote la frugalité de l'anachorète. On la trouve notamment dans un vers connu de Tao Yuanming (365-427), le « poète du retour à la terre » (*gui yuantian zhi shiren* 歸園田居詩人), « j'attends la fin dans la frugalité » (*ju chang dai qi jin* 拘絳帶其貧), *Tô Enmei zenshû* (*Œuvres complètes de Tao Yuanming*), Tokyo, Iwanami bunko, 1990, vol. I, p. 125. Sur le courant érémitique des Six Dynasties et ses suites, v. *La Ville insoutenable, op. cit.*, et plus particulièrement mon article La cité naturelle. De l'hermitage paysager en Chine médiévale à l'e-urbanization post-fordienne, p. 71-84 dans Yolaine ESCANDE et Jean-Marie SCHAEFFER (dir.) *L'Esthétique : Europe, Chine et ailleurs*, Paris, You-Feng, 2003.

<sup>34</sup> *Saimin* 賤民 : le menu peuple, les gens pauvres et de bas statut.

<sup>35</sup> *Haze* (白蠟 *Rhus succedanea*), dont les fruits donnent de la cire, et l'écorce une teinture.

<sup>36</sup> La région faisait alors partie du fief de Kii.

organisant une cérémonie particulière en son honneur, le félicita chaleureusement. Les habitants du village aussi lui rendirent profondément grâce. Ils voulurent ensuite lui élever une stèle, pour transmettre son exemple aux générations à venir. Gihei refusa obstinément. Allant plus loin, il décida de promouvoir l'éducation dans tout le village, et en vint à ouvrir à ses frais la susdite école de l'Endurance.

De plus en plus énergique en vieillissant, et d'une détermination à faire pâlir un homme dans la force de l'âge, Gihei fut de ceux qui, dans les derniers temps du Bakufu, prônèrent l'ouverture du pays<sup>37</sup>. Vieillard de soixante-dix ans, il accomplit le haut fait de la traversée vers les États-Unis ; mais à peine arrivé, il mourut dans un hôtel à New York. On dit qu'un professeur de philosophie, Ladd, enseignant dans une université où il devait à quelque temps de là donner une conférence, ne cessa par la suite de faire l'éloge de ses bonnes œuvres.

... Et c'est ainsi que le Japon industriel se dispensa d'une politique de la ville<sup>38</sup>.

*Maurepas, 11 février 2007.*

---

<sup>37</sup> Le shôgunat (en japonais *Bakufu* 幕府) des Tokugawa avait eu pour politique la fermeture du pays (*sakoku* 鎖国).

<sup>38</sup> Et ce jusqu'à nos jours, si l'on excepte les emblèmes d'un urbanisme obstinément « désossé » (*bonenuki*, i.e. vidé de sa substance) par les conservateurs. J'ai détaillé ces questions dans *Le Japon, gestion de l'espace et changement social* (Paris, Flammarion, 1976) et *Du Geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon* (Paris, Gallimard, 1993), ainsi que dans A. BERQUE (dir.) *La Qualité de la ville. Urbanité française, urbanité nippone* (Tokyo, Maison franco-japonaise, 1987) et *La Maîtrise de la ville. Urbanité française, urbanité nippone II* (Paris, Éditions de l'ÉHESS, 1994).